

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 24 novembre 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lue.

Le retour de M. Redmond.

M. Redmond, chef des nationalistes irlandais, est rentré ces jours derniers en Irlande, de retour de sa tournée de conférences aux Etats-Unis.

M. Redmond a débarqué à Queenstown. Il a été acclamé. Dans le discours qu'il a prononcé, il a rappelé la cordialité de la réception qui lui a été faite aux Etats-Unis et la somme sans précédent qu'il a pu réunir pour la propagande politique irlandaise à savoir 200,000 dollars.

M. O'Connor, autre chef nationaliste, de retour du Canada, a reçu les honneurs de la cour à son arrivée à Queenstown.

M. Lloyd George a envoyé à un journal un message disant: "Nous avons vainement essayé de tous les moyens de conciliation pour gagner pour tous les Anglais des droits politiques égaux. Nous sommes maintenant poussés à la lutte pour la justice dans notre patrie."

de petit gris rayé de deux rangs d'hermine, et la couronne à seize boules d'argent. Les comtesses, les marquises, les duchesses auront droit à plus de rangées d'hermines, à des boules d'argent plus nombreuses ou mêlées de fraises d'or, enfin à des bordures plus larges et à des trains plus amples, dont les dimensions sont déterminées avec une minutie toute protocolaire.

Le Jour d'Actions de Grâces.

Le Jour d'Actions de Grâces a été célébré hier, comme il convenait, par un repos universel dans l'Union.

Il y a une justice éblouissante à rendre aux Américains: quels que soient d'ailleurs leur pays d'origine, la région qu'ils habitent, le parti auquel ils appartiennent, ils aiment leur pays, ils en sont fiers, ils le révèrent, ils l'honorent et ne perdent jamais l'occasion de l'exalter, de l'exalter de leur hommages.

Les Américains se sont fait de la patrie une idée si élevée qu'ils lui ont consacré tous les ans une fête à laquelle ils ont donné un caractère profondément religieux, car elle ne consiste pas seulement en bruyantes réjouissances publiques, mais aussi et surtout en services religieux et en actions de grâces pour remercier la Providence des bienfaits dont elle a comblé l'Union.

Les Américains ne sont pas des ingratis. Chaque année, à pareille époque, ils en donnent au ciel et à la terre d'éloquentes preuves. Leurs fêtes nationales ne revêtent jamais un caractère purement profane, comme on le remarque trop souvent ailleurs, avec égarment, et ils savent rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, comme à César ce qui appartient à César.

Pour le couronnement.

Les ordres du grand maréchal, duc de Norfolk, réglant la tenue requise pour le couronnement des souverains d'Angleterre, ont paru récemment dans la "London Gazette."

Les pairs auront la robe ou le manteau de velours cramoisi, bordé de petit gris et traqué de bandes ou de rangées d'hermine, les barons ayant droit à deux rangs, les vicomtes à deux et demi, les comtes, les marquis, les ducs, à trois, trois et demi et quatre. Les ducs, les comtes et vicomtes auront sur leur couronne, en guise de perles, six et seize boules d'argent; les comtes en auront huit séparées par des fraises en or; les marquis et les ducs n'auront que des fraises, bimétalliques chez les uns, monométalliques chez les autres. Les palmettes porteront par dessus le vêtement de cour le ruban ou le manteau afférant à leur degré de noblesse. Toutes les robes seront de velours rouge; mais les baronnes auront le collet

CHRONIQUE PARISIENNE.

Comment se distribuent les portefeuilles:

—Il ne restait plus que deux portefeuilles à distribuer, raconte quelqu'un dans les couloirs de la Chambre. Alors M. Jean Morel déclara: "Moi, je prends les Travaux Publics. Mais M. Puech s'interposa: "Ah! non! par exemple! Et pourquoi prendriez-vous les Travaux Publics et me laisseriez-vous les Colonies? Je ne l'entends pas ainsi: les Travaux Publics seront pour moi, ou je m'en vais...."

Alors, un des ministres s'interposa et dit à M. Jean Morel: "Prenez donc les Colonies, qu'est-ce que cela vous fait? "C'est que je n'y connais pas grand chose! "Et aux Travaux Publics, y connaissez-vous davantage? "Non! fit M. Jean Morel. A ces mots M. Puech triompha: "Vous voyez, il avoue qu'il ne connaît rien aux Travaux Publics; je les prends. Et M. Morel se contenta des Colonies."

M. Raynaud, ministre de l'Agriculture, avait une mère fort pieuse. Quand il était un lycéen, Mme Raynaud avait insisté pour que son fils suivit tous les exercices religieux. Cela déplaçait fort au petit drôle, déjà libre-penseur. Aussi écrivit-il un jour à sa mère une lettre ainsi conçue: "Ma chère maman, si tu ne me permets pas de ne plus aller à la messe, je me fais mahométan."

Mme Raynaud, éplorée, accourut au lycée. Son fils, interrogé, ne lui cacha pas qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, mais qu'il avait tout préparé pour son abjuration, et Mme Raynaud consentit à ce qu'il pratiquât un peu moins le catholicisme pour éviter qu'il devint renégat.

M. Jaurès, lisant cette anecdote, ne manquera pas, fait observer "Gil Blas", de dire: "On n'échappe pas à sa destinée! Le chef des renégats le guettait pour l'enrôler...."

Amusante anecdote rapportée par "Paris Journal". On sait que Mme Dieulafoy est une des six femmes qui ont l'autorisation de s'habiller en homme (car il faut, pour cela, une autorisation préfectorale, sauf le jour de mardi gras). Mme Dieulafoy a un nouveau valet de chambre. Celui-ci, engagé par le professeur, sans avoir préalablement vu sa nouvelle maîtresse, entra en place un matin dès la première heure. Mme Dieulafoy somme; le nouveau domestique paraît, et elle lui demande ses vêtements. Une demi-heure se passe sans qu'il reprenne. Impatiente, Mme Dieulafoy somme à nouveau: "Eh bien! et mes vêtements? "Que madame m'exécuse, répondit l'homme, l'air vexé. Je trouve bien deux costumes à

monseigneur, mais je ne puis mettre la main sur la robe de madame...."

M. Leydet, fils du feu sénateur, est sous-préfet. Dernièrement, il célébrait ainsi, dans un banquet donné en l'honneur du Conseil général de l'Aube, les élections républicaines:

"Depuis de longues années, le Conseil général semblait porté sur un char antique passivement enroulé de quelques dorures de style, mais dont les roues se bloquaient à travers les ronces réactionnaires où on les dirigeait. Aujourd'hui, grâce à la vaillance, à la fermeté et à la valeur de notre député, le Conseil général est entrainé par le progrès aux allées d'or vers les voies de l'avenir dans le ciel républicain."

"On dirait que, par cette dernière élection, de votre représentant, c'est un fleuron qu'on vient d'ajouter à sa couronne si on ne craignait que ces mots qui rappellent un attribut royal ne fussent entendus au dehors par des réactionnaires qui oseraient à la spoliation."

Ah! l'imagination fleurie est une belle chose, quand le bon goût la dirige—comme dans l'exemple ci dessus!

M. Paul Ginisty consacre un article à une rivale oubliée de Rachel, Mlle Maxime qui, en 1841, pendant une absence de la tragédienne, joua avec succès le rôle de Phèdre. Janin lui consacra un feuilleton enthousiaste: "Rien qu'à la voir, on devine tout de suite la femme courageuse, énergique, passionnée.... Vous savez que le rôle de Phèdre tient toute la pièce: si l'actrice recule un instant, elle est perdue.... Eh bien, nous pouvons le dire, car nous entendons encore vibrer à nos oreilles ces accents si nets et si fermes, de cette épreuve Mlle Maxime est sortie triomphante.... Figurons-nous une tête énergique, un regard animé outre mesure, une très belle voix, mais que rien ne fatigue, des larmes abondantes, un geste simple et naturel, et tout le bondissement intérieur de la passion.... Elle ne déclame pas, elle joue; le vers est dompté par elle; il obéit à tous ses instincts.... Croyez-moi, la chose est ainsi, allez la voir, allez la défendre! Elle est seule, sans appui, sans coterie, sans protection, abandonnée à ses loyaux instincts...."

La coterie de Rachel protesta, intriguée. Mlle Maxime ne sut pas se bien défendre. Pour comble de mauvaise fortune, elle eut des difficultés et même un procès avec Hugo, qui lui avait donné puis retiré le rôle de Ganymède dans les "Barrages". Finalement elle dut retourner à l'Odéon.

Sait-on comment finit cette étoile d'un jour? Dans les tendons hautes du spiritisme. Puis elle abandonna le théâtre pour se jeter éperdument dans le spiritisme. Elle y avait été entraînée par un spirite fervent, Charles Fauvety, qu'elle épousa, et avec la passion qu'elle avait apportée sur la scène, elle évoqua les esprits. Elle est au temps d'évoquer celui de Rachel (ce fut une conversation curieuse à suivre), car elle mourut âgée de soixante-dix-sept ans, à Asnières.

Henri Lyonnès, qui a découvert tant de papiers curieux de théâtre, a bien voulu me communiquer le billet de faire part qui fut alors envoyé. Il était rédigé d'une façon assez singulière, sans que nulle allusion fût faite à la carrière dramatique de la défunte: "M. Charles Fauvety a l'honneur de vous faire part de la mort "terrestre" de Mme Fauvety, son épouse, née Fortunée Garot, et vous prie de vous joindre à lui pour recondire pieusement son corps à sa dernière demeure."

"Son âme s'est envolée le 13 mars 1857, à quatre heures et demie du matin."

"Après s'être améliorée par une longue existence de travail et de devoir, elle est allée avec toutes ses vertus et ses forces acquises, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle."

Curieuse littérature funéraire. Quelques pensées de Capus: On dit toujours d'un coquin qu'il est très intelligent, comme on dit toujours d'un honnête homme qu'il est un imbécile. Les déclassés sont tellement nombreux qu'ils commencent à former une classe, avec ses riches et ses pauvres, ses vainqueurs et ses vaincus. Les imbéciles ont toujours été exploités, et c'est justice. Le jour où ils cesseraient de l'être, ils triompheraient et le monde serait perdu. Les gaffes ont souvent des conséquences très heureuses. Il ne faut se résigner à être malheureux que lorsqu'on ne peut plus faire autrement. Quand on a bien réfléchi, on s'aperçoit que si on n'avait pas réfléchi du tout, ce serait exactement le même chose. Le maître d'une petite commune des Hautes-Pyrénées a pris récemment un arrêté ainsi conçu: Attendez que des jeunes gens de la commune ont l'habitude de se réunir pour danser tous les dimanches après la messe et que le bruit qu'ils font effraye les oies, les poules et autres animaux du village; qu'il en résulte un déperissement dommageable à l'agriculture; défendez les danses sur le territoire de la commune aux heures où les animaux domestiques prennent leur repos. Les danses vont, paraît-il, se poursuivre en Conseil d'Etat.

OPERA FRANÇAIS.

Manon.—Début de la troupe d'opéra comique

Nous venons d'assister à une représentation bien intéressante de Manon. M. Leydet nous avions pu juger de la valeur de la troupe du grand répertoire, qui a fait d'emblée la conquête du public. Il n'y a de notre part aucun mérite à le proclamer. Nous ne sommes en ce qui concerne l'écho du parti qui s'est prononcé très nettement, très ouvertement, très bruyamment même.

Il a beaucoup admiré encore la belle voix, la tenue parfaite, le jeu sûr de M. Cailloz (le Comte). M. Montano qui tenait le rôle de Lescaut, a aussi contribué au succès de la soirée. Cet artiste possède une voix admirable, chaude, bien timbrée et son jeu en scène est parfait.

Les autres rôles étaient tenus par MM. Beclade, Combes et Vergnes, Mmes Cortez, Celdes et Vincent qui par leur chant et par leur jeu ont ajouté au succès de la représentation.

M. d'Alessandri avait arrangé pour le troisième acte un ballet-muet, qui dansé par Mmes Hanssens et Codolini et tout le corps de ballet, a beaucoup plu et a été applaudi.

Samedi soir, pour la troisième représentation d'abonnement, l'affiche porte Sigurd, le bel opéra de Ryer.

Mme Nady Biancard fera ses débuts ce soir à; les autres rôles seront tenus par MM. Fontaine, Moore, Huberty, Combes, Reiber, Vergnes, Weickmann, Chacon, Mmes Scalar et Donaldson.

Dimanche en matinée, Manon; le soir, pour les débuts de la troupe d'opéra, La Mascotte, le chef d'œuvre d'Audran.

CRESCENT.

"Metz in Ireland" fait sale comble à chaque représentation au Crescent, grâce au talent de A. H. Wilson et de ses partenaires. Ce théâtre donne la semaine prochaine "School Days", une des plus amusantes comédies musicales du répertoire.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$12.00 - Un an \$100.00 - 6 mois \$50.00 - 3 mois \$25.00

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris:

\$15.00 - Un an \$120.00 - 6 mois \$60.00 - 3 mois \$30.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$5.00 - Un an \$40.00 - 6 mois \$20.00 - 3 mois \$10.00

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

\$7.50 - Un an \$60.00 - 6 mois \$30.00 - 3 mois \$15.00

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans les autres éditions hebdomadaires, il n'y a pas de supplément à payer.

Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser leur mandat à:

MANDATS-POSTAUX, ou en TRAITEMENTS SUR EXPRESS.



Mlle MARIE LOUISE ROLLAND.

Partout en ville, au lendemain de la première représentation on entendait faire les éloges de la troupe de M. Lavoie, troupe qui a dit de beaucoup est une des meilleures qui soient jamais venues à la Nouvelle-Orléans. Hier soir M. Lavoie nous présentait sa troupe de second plan, sa troupe d'opéra comique et c'est là ce qui donnait tant d'intérêt à cette soirée.

Manon est certainement une des figures les plus poétiques que l'on ait fait passer du roman dans le drame lyrique et dans cette œuvre délicieuse Massenet a marié avec une maîtrise supérieure le charme de l'ancienne mélodie à la science de l'orchestration moderne.

Cette mise en musique du célèbre roman de l'abbé Prevost, est assurément une des plus belles inspirations du grand compositeur.

Massenet a traité ses deux créations Manon et des Grieux avec amour; de l'attraction qu'exercent sur lui les deux interprètes figures sont nées de chanteurs qui auraient suffi à en placer très haut leur valeur.

L'interprétation hier soir, a été en tous points digne de l'œuvre. Mlle Rolland a fait une Manon charmante. Les nuances exquis dont elle émaille son chant comme son jeu sont des signes certains d'une haute valeur artistique.

Aussi comme on pouvait s'y attendre son succès a été très franc, très net. Notre public, qui avait gardé le plus agréable souvenir de cette charmante artiste, lui a fait à son entrée en scène une véritable ovation et ne lui a pas ménagé les applaudissements au cours de la soirée.

C'est M. Moras qui devait tenir le rôle de Des Grieux, mais cet artiste se trouvant indisposé a été remplacé par M. Fontaine. L'excellent ténor que les habitués de l'Opéra ont tant applaudi mardi. Comme l'on pouvait s'y attendre ce changement n'a pas nuiri à la représentation, au contraire M. Fontaine a remporté hier soir un nouveau et éclatant succès.

—En venant à Orléans, nous avions, Line et moi, cette pensée que vous voudriez reprendre votre liberté, tous les deux, et que nous vous serions utiles. —Bien. Voilà, dès lors, ce que nous comptons faire. Nous sortirons de la caserne dimanche prochain, vers neuf heures et demie du soir. A dix heures nous serons ici. Tu auras en soin de te procurer des vêtements civils, coiffures, chaussures, que nous changerons aussitôt contre notre uniforme militaire que l'hôtelier renverra le lendemain à la caserne. Tu auras fait venir une voiture où nous monterons pour nous rendre à la gare. Tu indiqueras, pour l'arrivée de la voiture à l'hôtel, une heure qui ne coïncidera pas avec notre arrivée, afin que le cocher ne cognoisse pas de soupçon.... Il faut qu'il nous prenne pour des voyageurs. Du reste, vous serez vos bagages. A minuit dix-sept, il y a un train pour Cologne.... Nous prendrons le train.... —Nous nous éloignons de la France, nous perdons du temps, nous sommes en sécurité. Vous auriez pris, dans la soirée, quatre billets pour Cologne, — vous les prendrez séparément, deux par deux: — à Cologne, nous ne ferions que descendre, l'arrivée de notre train correspondait avec le départ d'un autre remontant vers Mayence.... C'est un grand détour.... J'y ai réfléchi.... De Mayence, la même nuit, nous remonterons vers la Suisse.... De là à Bâle, où nous serons sarrés, nous entravons en France, et nous partons pour la Lorraine.... En général, le soldat qui déserte, ne se hâte point d'être chassé; gager la frontière est la chose la plus vite que les trains. Beaucoup sont repris et amenés à leur corps avant d'avoir pu accomplir leur projet. Nous autres, nous nous enfonçons en Allemagne; nous ne cherchons pas à nous éloigner, nous faisons des crochets qui provient que nous n'avons nulle intention de fuir.... Peut-être, à la frontière suisse, y aura-t-il quelque danger.... Mais votre présence nous sauvera, car les autorités militaires, ignorant que vous nous aidez, auront signifié deux soldats déserteurs sans dire que deux jeunes filles, dont une aveugle, les accompagnent. —A moins que l'hôtelier d'ici ne nous trahisse, dit Pervenche. —C'est un Lorrain ancré, dit Josette.... et il connaît mon père et le tien. —Ainsi, tout est pour le mieux. Ils couvriront encore de différents détails, ne voulant rien laisser au hasard. Après quoi, l'heure allant sonner, ils se séparèrent, un peu inquiets quand même. Pourvu qu'il n'arrive rien, murmura Pervenche.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LE PREMIER CHOC

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY

TROISIEME PARTIE

A la Caserne Allemande

LE PREMIER CHOC

(Suite)

Il prit les devants, repassa devant le factionnaire posé sur la grille.

Renaud s'enfuit, résigné. Le sous-officier du poste sortit.

Lillenthal se fit reconnaître. Le sous-officier recula.... Mais tout à coup il aperçut Renaud, ent un haut-le-corps et ne put s'empêcher de dire, en le désignant:

—Monsieur le capitaine, soldat Sauvageot, signifié au contre-appel de onze heures par le sous-officier Schade, de service, comme ayant quitté la caserne sans permission.

Le cœur de Renaud cessa de battre.

Lillenthal, sèchement, répondait:

—Pourquoi parlez-vous avant que je vous interroge....

Le sous-officier bomba le torse, avala sa salive et tendit le cou.

—Le soldat Sauvageot était avec moi, et rentre avec moi....

Le sous-officier se broncha pas.

—Vous avez entendu?

—Bien, monsieur le capitaine.

—Vous avez compris?

—A vos ordres, monsieur le capitaine.

—Accompagnez cet homme jusqu'à la chambre et prévenez le greffier....

—A vos ordres....

Le sous-officier pivota, s'éloigna, automatique, dans la neige, suivi par Renaud—par Renaud, ivre de joie, et qui se savait plus que penser....

Lillenthal, pensif, les regards disparaitraient, tous les deux dans

les bâtiments noirs. Il paraissait absorbé.

Pent être se demandait-il, à cette heure, où il venait, lui, de manquer si gravement à l'exorable discipline:

—Al! je bien fait? Al! je mal fait?

Le greffier rouffit formidablement, comme de costume. De reste, seul deux hommes, toute la chambre en faisait autant.

Les deux qui ne dormaient pas étaient Pervenche et Gottlieb, dévorés d'inquiétude.

Le sous-officier secoua le greffier, qui se dressa dans un lit, se frotta les yeux.

Et à l'aspect de Renaud, il eut un accès de colère rageuse, montrant le poing:

—Toi, cochon, tu vas écoper salement!!

Mais le sous-officier du poste disait:

—Retenu par le capitaine de Lillenthal, rentré avec lui....

C'est l'ordre....

Et il disparut.

Le greffier ouvrit une bouche démesurée, balbutia sans comprendre:

—Ah! très bien, très bien!

Et il retomba comme une masse dans son sommeil interrompu.

Renaud alla serrer les mains de Pervenche et de Gottlieb.

Pervenche souffla:

—Ea voilà une histoire!

Renaud répondit:

—Je te contais tout demain.

Pour l'instant je meurs de fati-

gue et je n'ai plus qu'une envie: dormir.... dormir!

Une minute après, le sommeil lourd s'était emparé de lui.

VI

UNCOMPLOT A LA CASERNE.

Cependant, l'intervention de Lillenthal, pour l'avoir rendu l'espoir et pour l'avoir sauvé de la situation de Renaud.

Schade devint plus prudent, et se dit: il ne faut pas s'engager.

Il ne désarma pas.

Ainsi, Renaud et Pervenche résolurent de ne pas attendre les fêtes pour s'enfuir.

Jusqu'à ce jour, il leur avait été impossible d'obtenir quelque permission que ce fut et de se concerter avec Josette. Renaud s'était donc contenté d'écrire à la jeune fille.

Mais l'inflexible rigueur de Lillenthal cédait enfin et ils apprirent un soir, avec joie, qu'ils avaient le droit de sortir jusqu'à l'appel.

C'était la première fois depuis leur arrivée au régiment.

Ils coururent tout joyeux au quai de la Moselle, hôtel de Lorraine.

Josette et Line s'y trouvaient. Du reste, elles ne sortaient guère. Elles savaient que leur présence à Orléans leur rendrait aux deux amis dé-

faillants le courage qui leur

manquait. Elles avaient aussi qu'elles feraient tout pour venir à elles, au premier jour.

Elles les attendaient avec patience, avec certitude aussi. Et quand on leur téléphona, dans leur chambre, de bureau de l'hôtel que deux soldats demandaient à les voir, elles eurent le même cri:

—Enfin!

Un instant après, les deux hommes étaient auprès d'elles et Josette, en apercevant Renaud, ne put retenir un geste de surprise et d'effroi.

Renaud n'était plus que l'ombre de lui-même.

Hâte, malgré, fébrile, son sourire de bonheur, en se retirant près de sa Josette qu'il aimait tant, qu'il avait "aimée malgré tout" paraissait un sourire de résigné et de vaincu.

Elle lui sautait les mains. Longuement ils se regardèrent en silence.

Puis elle l'attira et ils s'étreignirent avec passion:

—Oh! mon Renaud! comme tu es souffert!

—Oui.... et je n'aspire plus qu'à la délivrance....

Il lui conta sa vie au régiment. Line et Josette écoutaient, oppressées.

Et lorsqu'il eut fini, il exposa ce que lui et Pervenche attendaient de leur aide.

—Nous avons résolu de fuir. Voulez-vous nous en donner les moyens?

—En venant à Orléans, nous avions, Line et moi, cette pensée que vous voudriez reprendre votre liberté, tous les deux, et que nous vous serions utiles.

—Bien. Voilà, dès lors, ce que nous comptons faire. Nous sortirons de la caserne dimanche prochain, vers neuf heures et demie du soir. A dix heures nous serons ici. Tu auras en soin de te procurer des vêtements civils, coiffures, chaussures, que nous changerons aussitôt contre notre uniforme militaire que l'hôtelier renverra le lendemain à la caserne. Tu auras fait venir une voiture où nous monterons pour nous rendre à la gare. Tu indiqueras, pour l'arrivée de la voiture à l'hôtel, une heure qui ne coïncidera pas avec notre arrivée, afin que le cocher ne cognoisse pas de soupçon.... Il faut qu'il nous prenne pour des voyageurs. Du reste, vous serez vos bagages. A minuit dix-sept, il y a un train pour Cologne.... Nous prendrons le train....

—Nous nous éloignons de la France, nous perdons du temps, nous sommes en sécurité. Vous auriez pris, dans la soirée, quatre billets pour Cologne, — vous les prendrez séparément, deux par deux: — à Cologne, nous ne ferions que descendre, l'arrivée de notre train correspondait avec le départ d'un autre remontant vers Mayence.... C'est un grand détour.... J'y ai réfléchi.... De Mayence, la même nuit, nous remonterons vers la Suisse.... De là à Bâle, où nous serons sarrés, nous entravons en France, et nous partons pour la Lorraine.... En général, le soldat qui déserte, ne se hâte point d'être chassé; gager la frontière est la chose la plus vite que les trains. Beaucoup sont repris et amenés à leur corps avant d'avoir pu accomplir leur projet. Nous autres, nous nous enfonçons en Allemagne; nous ne cherchons pas à nous éloigner, nous faisons des crochets qui provient que nous n'avons nulle intention de fuir.... Peut-être, à la frontière suisse, y aura-t-il quelque danger.... Mais votre présence nous sauvera, car les autorités militaires, ignorant que vous nous aidez, auront signifié deux soldats déserteurs sans dire que deux jeunes filles, dont une aveugle, les accompagnent.

—A moins que l'hôtelier d'ici ne nous trahisse, dit Pervenche. —C'est un Lorrain ancré, dit Josette.... et il connaît mon père et le tien. —Ainsi, tout est pour le mieux. Ils couvriront encore de différents détails, ne voulant rien laisser au hasard. Après quoi, l'heure allant sonner, ils se séparèrent, un peu inquiets quand même. Pourvu qu'il n'arrive rien, murmura Pervenche.